Seuls 10 % des doctorants auront un poste fixe

FORMATION La majorité des candidats veulent rester dans l'académique

▶ Le nombre de doctorants ne cesse d'augmenter contrairement aux postes de professeurs.
▶ Produit-on trop de docteurs ?
▶ Comment se réorienter après une thèse ?

Chaque année, 500 chercheurs défendent leur thèse dans le but d'obtenir le titre de docteur en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pour l'année académique 2013-2014, les différentes universités francophones du pays comptaient un total de près de 7.000 doctorants tandis qu'ils n'étaient « que » 3.975 en 2004-2005, selon les chiffres du Cref (le Conseil des recteurs des universités francophones de Belgique).

La formation doctorale attire donc de plus en plus. Et cela s'observe dans d'autres pays aussi.

Ainsi, lors de la finale internationale de « Ma thèse en 180 secondes » à La Sorbonne à Paris, Mohamed Oussama Ben Salem (le candidat tunisien) nous confiait : *« Il y a de plus en plus de doctorants. Moi j'ai envie d'être professeur à l'université parce que j'ai déjà donné des cours et que j'adore cela. Mais il est de plus en plus difficile d'avoir un poste. »*

Voici résumé tout le paradoxe : s'il y a de plus en plus de candidats, le nombre de postes définitifs, lui, n'augmente pas. Au contraire même au vu des restrictions budgétaires dans le domaine de la recherche.

Et pourtant, la majorité des candidats interrogés lors de ce concours l'affirme haut et fort : ils veulent rester dans l'académique. *« La plupart des chercheurs vous diront cela durant leur thèse. Sauf peut-être dans des filières plus techniques »*, observe Laurence Theunis, du site doctorat.be.

Mais au-delà des rêves il y a la réalité et ce chiffre : seuls 10 % des personnes ayant défendu leur thèse trouveront un poste fixe dans l'académique.

Pour Laurence Theunis, il faut prendre en compte cette réalité dès le début de la thèse : *« Plus les chercheurs s'ouvrent tôt aux différentes possibilités et moins la déception sera grande. C'est pour ça qu'on est là. Pour montrer qu'il y a d'autres pistes passionnantes. Lorsqu'on fait une thèse, il faut penser son projet professionnel à plus long terme. Si la personne veut vraiment devenir professeur, elle doit tout faire pour publier dans des grandes revues comme* Nature *ou* Science *par exemple. Certains se demandent, une fois qu'ils ont présenté leur thèse : qu'est-ce je vais faire maintenant ? D'autres enchaînent avec un ou deux post-doctorats après leur thèse et puis se retrouvent à 40 ans sans rien. C'est une catastrophe »*, raconte Laurence Theunis.

L'ASBL au sein de laquelle elle travaille vient en appui aux doctorants qui le souhaitent. Elle s'adresse aux doctorants des différentes universités francophones du pays. Elle organise notamment du « job coaching » pour les thésards qui souhaitent se réorienter.

Valoriser ses compétences

Laurence Theunis estime que tout le monde peut se réorienter. Qu'importe la formation de départ. *« Les docteurs en sciences humaines sont ceux qui rencontrent le plus de difficultés. Pour eux, la réorientation peut être plus violente. Mais comme tout docteur, ils ont acquis des compétences qui peuvent être valorisées ailleurs. Durant les « job coaching », les gens se rendent compte qu'ils peuvent transférer leurs compétences (résolution de problèmes, synthèses, statistiques, langues) sur d'autres sujets »*, note-t-elle.

« Je dis aux jeunes chercheurs que faire une thèse, c'est faire la démonstration d'une autonomie et d'une capacité à innover. C'est aller au bout de quelque chose qui ne nous est pas imposé. C'est aussi se mettre en danger au niveau intellectuel. Faire cela dans une thématique qui nous passionne, c'est génial. Mais cela ne signifie pas qu'on va être bloqué dans cette thématique », déclare pour sa part Catherine Bouland, professeur en santé environnementale à l'ULB (École de santé publique). Elle préside également la commission facultaire des doctorats de l'École de santé publique.

Catherine Bouland est d'ailleurs un exemple d'adapta-

tion. Après avoir fait une thèse et un post-doctorat en biologie marine, elle va travailler 15 ans à l'Institut bruxellois pour la gestion de l'environnement (IBGE). Là, elle développe une réflexion sur l'impact de l'environnement sur la santé ; et s'intéresse en particulier au bruit urbain. Il y a quatre ans, elle revient à l'ULB.

« Pour trouver un job dans l'académique, il faut batailler mais c'est vrai pour tous les métiers. Et ce n'est pas parce qu'on fait une thèse géniale qu'on trouvera un job dans ce domaine. Mais je crois qu'il y a des espaces autres où la disponibilité d'esprit peut être mise en œuvre », poursuit-elle.

Il faut que les doctorants en soient conscients. Ce qui n'est pas toujours le cas. Mais il faut aussi une prise de conscience des employeurs. Doctorat.be rencontre d'ailleurs de futurs employeurs pour les sensibiliser à l'intérêt d'engager des doctorants. *« On essaye de connecter les deux mondes »*, déclare Laurence Theunis.

« Pour certains employeurs, le thésard est vu comme trop spécialisé. Or, faire une thèse est un cheminement intellectuel. On est capable de faire ça dans plein de sujets. Certains employeurs sont suffisamment intelligents pour reconnaître les compétences au-delà de la thématique. Je pense qu'il est plus facile de changer aujourd'hui qu'il y a 50 ans », observe Catherine Bouland.

« Je ne pense pas qu'on produit trop de docteurs, conclut Laurence Theunis. *Ce sont des profils qui intéressent aussi les entreprises. »* La preuve en est cet autre chiffre : un an après leur thèse, 97 % des docteurs ont trouvé un emploi. *« Quel emploi ? On l'ignore,* admet toutefois Laurence Theunis. *Les gens qui terminent une thèse sont plus âgés, certains ont une famille. Ils ne vont donc pas attendre le job de leur rêve. Le job qu'ils trouvent n'est pas forcément un travail pour lequel la thèse est une plus-value. »* ■

VIOLAINE JADOUL

LA CHIMISTE

« J'aimerais rester dans l'académique »

Sophie Bauduin réalise une thèse en chimie à l'ULB. *« Enfin, à la frontière entre la chimie et la physique »*, aime-t-elle à préciser.

Elle étudie en effet la composition chimique dans la limite atmosphérique grâce à des satellites. Elle est dans sa dernière année de recherche.

Nous l'avions rencontrée lors de la finale internationale du concours « Ma thèse en 180 secondes » à Paris.

« J'aimerais tenter de rester dans l'académique », déclare-t-elle. Après avoir défendu sa thèse, elle projette de faire un post-doctorat d'un an à Oxford puis de revenir dans son laboratoire à l'ULB. *« Je souhaite faire de la recherche depuis que j'ai commencé mes études à l'université. Cela s'est concrétisé par la suite »*, poursuit-elle.

« En chimie, les industries recrutent beaucoup de docteurs mais je veux tenter l'académique. Si cela ne marche pas, tant pis. Mais j'essaie parce que je n'ai pas envie de le regretter par la suite », confie-t-elle.

Elle sait pourtant que ce n'est pas une décision sans conséquence. Que cela marche ou non. *« Quand on se réoriente, on est déjà assez âgé. Je vais avoir fini ma thèse à 27 ans. Le postdoc à 28 ans. Je n'aurai pas de poste académique avant l'âge de 31-32 ans »*, conclut-elle.

V. JA.

L'INGÉNIEUR

« Une thèse pour acquérir de l'expérience »

Arnaud Latiers termine une thèse en énergie à l'UCL. Et plus particulièrement sur l'utilisation de la consommation d'électricité comme moyen d'action dans les opérations du réseau électrique. *« Je voulais travailler dans ce secteur-là mais j'avais l'impression que je ne pourrais pas le faire aussi bien sans thèse. Il faut être aguerri pour ce type de boulot »*, confie-t-il.

Sa thèse est ce qu'on appelle de la recherche opérationnelle. Financé par le programme Doctiris visant à promouvoir les liens entre université et industrie, il la réalise en partie à l'université et en partie avec un acteur de l'énergie (Elia). Le but était de faire de la recherche mais aussi de suivre le marché pour voir ce qui existait déjà. Il entrevoit l'opportunité de travailler pour une start-up qui développe des outils qui améliorent le réseau de l'énergie. *« La recherche n'est pas du tout. J'aurais pu rester dans la recherche mais il aurait fallu que j'applique mes compétences à d'autres choses, or j'aime ce domaine-ci »*, précise-t-il. Sa thèse lui est utile dans la mesure où elle lui a permis d'avoir une vision transversale du problème. *« J'ai dû faire une recherche bibliographique. Je sais donc ce qui a déjà été développé à l'étranger. »* Poursuivre sa voie dans l'académique n'a pas vraiment été envisagé dans la mesure où sa recherche est très appliquée et que *« des professeurs de réseau, il n'y en a pas plus de huit en Belgique »*, sourit-il.

V. JA.

RÉORIENTATION

« Il y a aussi beaucoup de contraintes, il faut accepter ce mode de vie »

Lorsqu'on lui demande de nous parler de son parcours d'après-thèse, il s'exclame : *« C'est une longue histoire ! »* Le début est simple : Tyl Dermine a fait une thèse à l'ULB suivie d'un post-doctorat en astrophysique. *« L'avenir dans l'académique n'est jamais vraiment certain. On ne sait pas où on trouvera des financements pour avoir le post-doctorat suivant puis un poste définitif. Je me suis lancé dans un post-doctorat parce que j'avais eu une opportunité. Mais c'était déjà une loterie. Si on n'obtient pas des bourses de plus en plus prestigieuses, on ne trouvera pas de poste dans l'académique. Il y a aussi beaucoup de contraintes à accepter comme le fait de passer d'une université à l'autre... Il faut vouloir ce mode de vie-là. »*

Tyl Dermine se lance donc dans la consultance en IT. *« Les boîtes de consultance cherchent des gens qui ont une approche analytique. Je savais qu'elles seraient plus enclines que les industries à engager des profils comme le mien »*, déclare-t-il. Fort de cette expérience, il entre ensuite chez Sibelga où il travaille aujourd'hui comme *Business process analyst*. Il est loin du sujet de sa thèse mais sa formation doctorale lui est utile. *« C'est une formation intéressante : on a dû mener un projet seul, dans un temps imparti, le défendre lors de congrès,... Ce sont des compétences recherchées dans les industries même si elles ne sont pas assez bien informées de cela. Au doctorant aussi de mettre en avant ses atouts »*, note-t-il.

V. JA.